

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Au service de la bourgeoisie (*Varine*) — La Russie Soviétique invincible (*Lucien Deslinières*). — La Troisième Internationale (*Jacques Sadoul*). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (*Z. Hoglund*).

Actes du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste : Aux prolétaires de tous les pays. — La Révolution Russe et le Proletariat International (*G. Zinoviev*). — La question d'Orient (*Karl Radek*). — Documents divers.

Au Service de la Bourgeoisie

L'attitude du groupe socialiste parlementaire à l'occasion de la discussion du projet de loi d'amnistie vaut d'être commentée. Non pas qu'en l'occurrence le groupe ait adopté une attitude insolite et inattendue : sa position, en la circonstance qui se présente à nous, est celle qu'il a toujours eue, et nul ne s'en étonnera. Mais, à propos de l'amnistie, le rôle du groupe illustre particulièrement la politique pitoyable de la majorité du Parti.

Le groupe parlementaire se trouve à la Chambre en présence d'un bloc capitaliste on ne peut plus caractérisé. Comme il est inévitable dans une époque où la lutte des classes est à son paroxysme, ce bloc oppose avec une intransigeance rigoureuse et totale l'intérêt capitaliste à l'intérêt du prolétariat. Jamais le devoir des socialistes d'agir à l'encontre, et d'opposer l'intérêt prolétarien à l'intérêt du capitalisme avec une inflexible constance, ne s'avéra plus nécessaire. Jamais la collaboration des classes n'apparut avec une telle évidence une duperie pour la classe exploitée et une méthode d'asservissement du prolétariat à ses exploités.

C'est précisément l'heure actuelle que le groupe parlementaire a choisie pour multiplier les tentatives de collaboration avec les représentants du capital. Avec une servilité sans exemple et que rien ne rebute, il s'abaisse

l'humblement pour obtenir des plus féroces ennemis du socialisme des bribes de concessions, des miettes de générosité, des parcelles de réformes. Les députés bourgeois ne se lassent pas de repousser ses démarches ; mais il ne se lasse pas de les renouveler ; et de mendier les aumônes que ceux-là lui refusent avec brutalité.

Envoyés à la Chambre pour attaquer la bourgeoisie, les députés socialistes s'efforcent de l'amadouer. Oubliant que la bourgeoisie n'a rien cédé sans que la pression extérieure du prolétariat l'y contraigne, ils persistent, dans leur incurable illusion, à faire appel à sa « justice » au lieu de faire appel à la conscience des opprimés, à leur colère, à leur force. Devant eux, ils peuvent contempler le plus sordide grouillement de bandits, de voleurs, de trafiquants, de concussionnaires, de prévaricateurs, d'escrocs, de maîtres-chanteurs, de scélérats de toute espèce, que la bourgeoisie décadente et pourrie ait jamais offert en spectacle, et qui constitue la majorité de la Chambre, le soutien de la société, la « représentation nationale » (*sic*). Et à ce ramassis de gredins, les parlementaires socialistes parlent de pitié, de raison, d'humanité ! De cette Chambre innommable, ils attendent un acte de justice, un geste de fraternité ! Au lieu de faire dans le pays la campagne retentissante qui eût éveillé

les consciences endormies, au lieu de rapporter devant les foules ouvrières les souffrances des victimes des conseils de guerre, de faire connaître les injustices accumulées par les tribunaux militaires qui ont peuplé les prisons et les bagnes, au lieu de créer ainsi l'atmosphère favorable à une action des masses, seul moyen d'imposer aux bourreaux la libération des martyrs, ils s'inclinent devant la puissance bourgeoise et sollicitent ses décisions chevaleresques.

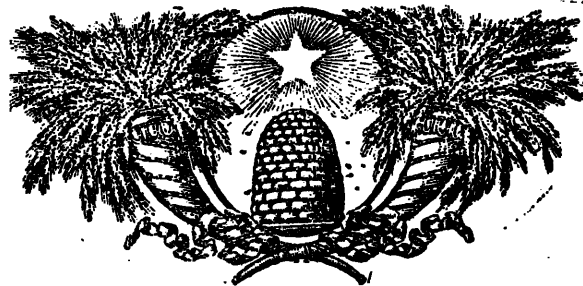
Agir ainsi, c'est servir la bourgeoisie, c'est renforcer sa domination, c'est décourager l'effort prolétarien. Comment la classe ouvrière pourrait-elle efficacement lutter contre ses maîtres si le parti qui doit être par définition son organisation politique renonce à traduire ses aspirations, à exprimer ses revendications, à donner l'exemple d'une opposition implacable au régime d'oppression du capitalisme ? Pour que le prolétariat soit capable, aux heures propices, d'engager résolument un combat contre ses adversaires de classe et de leur arracher une capitulation, il ne suffit pas que le Parti socialiste s'avise un jour, inopinément, de lui lancer son appel ; ce jour-là, le Parti ne sera pas suivi, car il sera sans prestige, sans autorité, pour s'offrir en guide de mouvement ouvrier, et il n'aura pas le droit de dire, selon son habitude : « Le prolétariat ne marche pas ». Pour que le prolétariat « marche » dans la voie du socialisme révolutionnaire, les socialistes doivent lui tracer cette voie (ce qu'ils ne font pas aujourd'hui). Pour que le prolétariat soit prêt à « marcher », il faut que les socialistes l'incitent et l'aident à se préparer (ce qu'ils ne font pas). Pour que le prolétariat choisisse les socialistes pour guides, il faut que le Parti se rende digne de sa confiance, et ce n'est pas en collaborant avec la bourgeoisie que le Parti acquerra la confiance du prolétariat.

Ce n'est pas à la Chambre que le Parti socialiste doit accomplir l'essentiel de son effort de propagande, mais dans le pays ; ce ne sont pas les députés bourgeois, hermétiquement fermés à la persuasion, qu'il faut convaincre, mais les couches ouvrières et paysannes restées hors d'atteinte ou réfractaires à la pensée socialiste. Tous les résultats obtenus en faveur des opprimés l'ont été grâce à l'agitation populaire et par l'action en dehors du Parlement. Que l'on compare la campagne mémorable entreprise avant la guerre pour la libération du soldat Rousset, arbitrairement condamné par

la « justice » militaire, à la piètre et misérable propagande accomplie en vue d'obtenir l'amnistie actuellement débattue, et l'on comprendra aisément les raisons de l'échec d'aujourd'hui. Les majoritaires de la C. G. T. et du Parti, par leur indolence complice de la répression, par leurs calomnies et leurs attaques dirigées contre les « extrémistes », se montrent sous leur véritable jour des auxiliaires de la bourgeoisie. Le prolétariat éclairé prend chaque jour davantage conscience de ce fait longtemps dissimulé sous la phraséologie révolutionnaire des motions de congrès.

Les révolutionnaires socialistes ne conçoivent l'action au sein du Parlement que comme un adjuvant de l'action extérieure au Parlement. Si Liebknecht s'était borné à jeter au Reichstag son cri de protestation contre la guerre, il n'eût pas guidé le prolétariat allemand vers la Révolution ; mais il n'a pas hésité à quitter la tribune pour agir dans la rue, et c'est ainsi qu'il a été le modèle du chef socialiste. Le Parti doit comprendre que sa représentation à la Chambre gaspille son temps et sa peine en s'évertuant à chapitrer un Daudel, un Ignace, un Lacotte, un Mandel — pour ne citer que les plus répugnants échantillons de la faune parlementaire — et qu'elle se couvre de ridicule et de honte en s'offrant en collaboratrice de la bourgeoisie. Le prochain Congrès devra dire une fois pour toutes si les députés du Parti peuvent suivre leur fantaisie et leurs caprices, ou s'ils doivent agir suivant les prescriptions du Parti. Selon qu'il décide dans un sens ou dans l'autre, les députés deviendront des agents du socialisme ou resteront définitivement des serviteurs de la bourgeoisie.

VARINE.



ÉCHANGES

Nous prions les journaux et périodiques de France et de l'Étranger auxquels nous envoyons régulièrement le *BULLETIN COMMUNISTE*, de nous envoyer en échange leurs publications.

La Russie Soviétique invincible

Il y a seulement une semaine que j'ai mis le pied sur le territoire de la Russie soviétique, et les impressions que j'ai déjà reçues empliraient un volume. Ces impressions sont aussi tellement variées qu'il est impossible de les récapituler ; par conséquent, tout ce que je tenterai d'exprimer est la profonde conviction qu'elles ont formée dans mon esprit ; et cette conviction est que les efforts criminels des gouvernements capitalistes de France et de Grande-Bretagne pour détruire par la guerre et le blocus la Révolution russe, sont voués à la plus désastreuse faillite ; *militairement et économiquement, la Russie soviétique est invincible.*

Du point de vue militaire, les événements ont prouvé qu'il en était ainsi. La destruction complète des bandes mercenaires de Koltchak, Denikine et Youdenitch, financées par l'Entente ; l'arrêt et plus tard le refoulement de la grande offensive polonaise, témoignent de ce fait d'une façon frappante.

Mais c'est d'une autre source que je tire ma conclusion de l'invincibilité de la Russie soviétique. Le Parti Communiste organisé comprend 650.000 membres, qui sont tous prêts à vaincre ou à mourir. Après avoir été en contact avec eux, et avoir été témoin de ce qu'ils ont accompli, il est impossible d'avoir aucun doute à ce sujet. Si une défaillance ou un danger est signalé en un point quelconque du front, immédiatement des milliers de communistes sont appelés à cet endroit, où leur indomptable courage améliore bientôt la situation, souvent au prix de cruels sacrifices. Ces hommes d'acier, dont l'ardente énergie brille dans leurs sombres yeux, sont suivis par des millions d'autres combattants, moins conscients peut-être, mais non moins pleins de courage. Ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Amérique, ne peuvent mettre en ligne des armées assez fortes pour résister avec succès à celle de la Russie.

Du point de vue économique, il est bien connu que les ressources de la Russie en aliments et en matières premières sont suffisantes pour les besoins de sa population, ou même pour une population plus considérable. Mais on croit généralement que la Russie est trop attardée industriellement pour pouvoir utiliser et manufacturer ses matières brutes. C'est une sérieuse erreur, et je puis le prouver. Il est vrai que la Russie est loin d'être complètement développée industriellement, bien que dans certaines industries — textile, raffinerie, etc. — elle fasse de grands progrès. Mais dans chaque branche d'industrie, il y a un noyau de techniciens, d'ouvriers qualifiés, du matériel et un machinisme, assez importants pour leur permettre, par une extension graduelle, de créer autant de nouveaux ateliers et d'usines

qu'il est nécessaire, sans aide de l'extérieur.

Il est évident que si des éléments de l'extérieur étaient apportés à la Russie, le changement serait accompli plus rapidement. Mais s'ils faisaient défaut, bien que le processus serait plus long, l'objet serait néanmoins atteint.

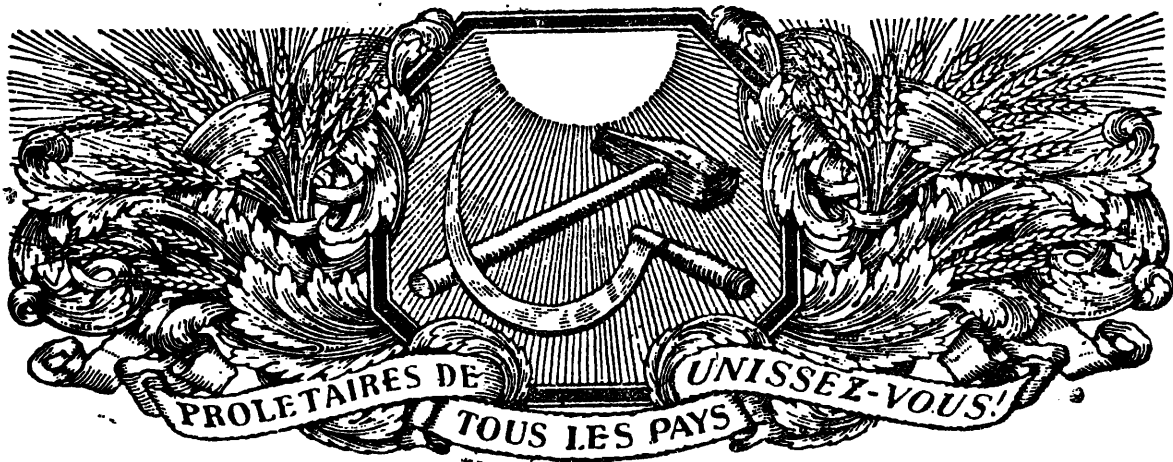
La détresse actuelle dans laquelle la Russie est plongée, provient spécialement du fait qu'elle est forcée de consacrer tout son effort industriel à la guerre défensive. Quand la guerre cessera, et sa fin approche, la reconstruction suivra rapidement.

Permettez-moi de donner un exemple. La Russie manque de locomotives, mais les énormes usines Poutilov, à Petrograd, peuvent en fabriquer autant qu'il est besoin. Dans des conditions normales, ces usines, équipées comme elles le sont avec les plus modernes machines et appareils, emploient 40.000 ouvriers ; à l'heure actuelle, elles n'en emploient seulement que de 7 à 8.000 ; les autres sont au front. En outre, la production de l'acier est paralysée par le manque de charbon ; les brigands de Denikine ont détruit les mines du Donetz. En dépit de ces difficultés, les usines Poutilov fabriquent de 7 à 8 locomotives par mois, du type Pacific, de gigantesques locomotives dreadnought, plus grandes que toutes celles fabriquées dans les autres pays d'Europe. Leur force est de 2.700 HP, leur poids de 100 tonnes, et elles peuvent tirer un express de 6.000 tonnes à une vitesse de 100 verstes (104 kilomètres) à l'heure.

Une fois la paix conclue, les usines Poutilov, avec leur outillage actuel, fabriqueront 20 locomotives par mois. Cette besogne ne nécessitera que 3.000 ouvriers ; les autres ateliers répareront les locomotives et le matériel roulant, ou accompliront d'autres sortes de travaux mécaniques. Il y a aussi de nombreux ateliers de fabrication de machines en Russie, dont certains font des machines agricoles. Toute machine existante peut être reproduite par centaines et par milliers. Chaque ouvrier professionnel qualifié peut former des apprentis. Tout montre que la Russie peut se tirer d'affaire sans aide extérieure, soit dans le travail, soit quant aux matières premières ; elle a seulement à multiplier ce qu'elle possède déjà, pour réussir.

Et c'est ce que le régime communiste — un régime d'abord et par dessus tout d'organisation scientifique — la rendra capable de faire. Où l'anarchie capitaliste lutterait en vain, le communisme, avec ses méthodes supérieures d'organisation du travail, restaurera bientôt l'abondance. Tout ce que j'ai vu ici a approfondi ma conviction dans le triomphe final de l'Etat Communiste.

Lucien DESLINIERES.



La Troisième Internationale

Voici déjà un an qu'a été fondée la Troisième Internationale à Moscou. Cet événement d'une importance colossale eut lieu dans une salle modeste du Kremlin, où une quarantaine de délégués composés de Russes pour la plupart et d'émigrés politiques en Russie se réunirent. Il y avait longtemps déjà que les révolutionnaires de tous les pays attendaient impatiemment la naissance de la nouvelle Internationale. Malgré cela, aucun représentant officiel du prolétariat des pays latins ou anglo-saxons de l'Europe Occidentale et de l'Amérique ne se présenta à ce Congrès, qui fut salué par le rire méprisant de la bourgeoisie mondiale et de ses valets serviles — les renégats de la Deuxième Internationale.

On aurait pu croire que la Russie, mise en pièces, affaiblie, anémiée par les trois ans de combats impérialistes et par les deux années de guerre sociale, étouffée entre les tenailles de fer des armées contre-révolutionnaires, se trouvait alors à son agonie. Et soudain, cette révolution russe à demi-morte ose appeler d'autres nations à la révolution sociale ! Quelle bêtise ! Quelle folie !

A Londres, à Paris, à New-York, les feuilles bourgeoises et les journaux soi-disant « socialistes » riaient, aux larmes, en racontant la puérile incartade « de la petite poignée méprisable d'extrémistes » réunis à Moscou. Ils annonçaient à qui voulait les entendre que ce n'était qu'un simple bluff de l'invention de Lénine, la dernière manœuvre politique des bolcheviks en perdition. Partout, dans le monde entier, la bourgeoisie, ivre de la victoire militaire, entreprit de rétablir l'ordre, c'est-à-dire d'écraser le mouvement révolutionnaire et de soumettre à jamais les ouvriers et les

paysans à la domination des capitalistes. Les social-traitres, forts de l'appui de leurs gouvernements respectifs, annonçaient que la Deuxième Internationale ne serait jamais renversée.

Pendant ce temps, les membres du Congrès de Moscou qui restaient au beau milieu du cyclone politique pleins d'ardente foi, posaient bien tranquillement des bases à cet édifice sous la protection duquel le prolétariat international doit précipiter la destruction économique et sociale du régime capitaliste.

Parmi ses thèses indestructibles, l'Internationale Communiste démontrait à la bourgeoisie orgueilleuse de tous les pays de l'Entente, qu'elle dansait sur un volcan, qu'elle ne pouvait même pas dire, à l'instar de Pyrrhus : « Encore une victoire comme celle-là et je suis perdue » ; qu'elle était condamnée à une mort certaine, à sa perte inéluctable sous les ruines amoncelées par sa guerre victorieuse.

Et l'Internationale Communiste démontrait aux nations vaincues, aux nations des petites puissances, créées des débris de l'empire tsariste, ainsi qu'aux nations des pays neutres — à tous les esclaves et à tous les vassaux — qu'elles ne pouvaient libérer leur force productive, ravie par l'Entente, et arriver à l'indépendance et à la liberté qu'en s'unissant en une confédération mondiale de toutes les nations et que le seul chemin qui y conduit sûrement est celui de la révolution sociale.

Elle démontrait au prolétariat du monde entier que pour sortir de l'état d'anarchie et de barbarie où la guerre l'avait précipitée, que pour s'arracher à l'étreinte mortelle de la famine et de la misère, il doit abolir tous les privilèges, supprimer la propriété capitaliste

et prendre entre ses mains le pouvoir, de vive force.

Elle démontrait aux socialistes et aux syndicalistes que l'œuvre grandiose d'édification de la construction socialiste serait impossible jusqu'au moment où les ouvriers se débarrasseraient de la tutelle de leurs traîtres de chefs qui admettent en paroles la tactique révolutionnaire, mais, dans la réalité, continuent à mener la politique de la collaboration des classes et apparaissent ainsi des soutiens fidèles de la bourgeoisie.

Un an a passé.

Malgré la guerre acharnée avec la réaction mondiale que la Russie Soviétique fut forcée de subir, — la révolution russo-ukrainienne est maintenant plus puissante que jamais. Elle a vaincu tous ses ennemis. Elle a détruit peu à peu tous ses adversaires — au Nord, à l'Est et au Sud.

Elle ne ressemble plus à une forteresse assiégée. La voici arrivée à une liberté de mouvements presque entière. Si elle est quelque peu menacée encore, ce n'est que du côté de l'Occident. Elle est sortie victorieuse de la lutte, bien que ses ennemis fussent tout d'abord dix fois plus forts qu'elle, et bien qu'elle-même fût cent fois plus faible qu'à présent. Et, dans l'avenir, elle saura avoir raison — et ceci avec une tension de forces infiniment moins grande — de tous les adversaires : Polonais, Roumains, Hongrois, que les gouvernements de l'Entente poussent contre elle, tout en faisant semblant de vouloir entrer en pourparlers de paix avec elle.

Ces bandits peuvent, évidemment, occasionner de nouvelles souffrances aux populations de la Russie et de l'Ukraine. Ils peuvent momentanément entraver la besogne compliquée et ardue de l'édification du nouveau régime social, en forçant inopinément les citoyens-soldats de la Russie et de l'Ukraine à transporter derechef leurs armées de travailleurs sur les champs de bataille. Ils peuvent, par des victoires éphémères, suspendre la marche triomphale de la Révolution. Mais, empêcher sa victoire finale, arrêter le cours de l'histoire, cela, ils ne le peuvent point. Ils sont condamnés à mort, désormais.

Malgré le blocus, malgré des états de siège et des conseils de guerre malgré des arrestations et des exécutions en masse, — la nouvelle Internationale, par ses écrits et par la parole de ses propagandistes, allume l'incendie partout dans le monde. Grâce à l'Internationale Communiste, la conscience des grandes masses prolétaires est dorénavant éveillée. Les ouvriers se sont libérés des illusions sur la valeur de la démocratie bourgeoise et parlementaire, et sur l'action bienfaisante du réformisme et de l'opportunisme. Ils ont compris que la libération des ouvriers ne se fera que par les ouvriers eux-mêmes. Ils ont compris également, et ceci est peut-être le point le plus important, que dans l'état révolutionnaire de l'Europe il faut agir sans retard. Vivement et méthodiquement à la fois, ils mo-

bilisent et organisent leurs forces, en se préparant à la lutte décisive avec la bourgeoisie. Partout, ils s'approprient le mot d'ordre de l'Internationale Communiste : la dictature du prolétariat et le pouvoir des Soviets.

Nonobstant leur défense désespérée, et malgré tous leurs faux-fuyants, les chefs de la Deuxième Internationale les Scheidemann, les Kautsky, les Renaudel, les Longuet, les Henderson et les Mac Donald perdent définitivement la confiance des masses. Après être rageusement partis en guerre contre la Troisième Internationale, la plupart d'entre eux sont forcés maintenant de reconnaître en paroles son programme et, humblement, de lui demander pardon pour avoir péché contre elle. Mais, il est déjà trop tard, pour que ces messieurs puissent jamais conduire les ouvriers qui les chassent maintenant loin d'eux et les marquent tous du nom de traîtres.

« La petite poignée d'extrémistes » réunie à Moscou au mois de mars 1919 devient une armée puissante qui force le respect de tout le monde.

Les partis communistes de Russie et d'Ukraine, de Lettonie, d'Esthonie, d'Arménie, le Parti Social-Démocrate de Norvège, les Partis Social-Démocrates de gauche de la Suède et du Danemark, le Parti Socialiste Italien, les Partis Communistes d'Autriche et de Hongrie, le Parti Communiste Bulgare, le Parti Communiste Hollandais, le Parti Communiste de Yougoslavie, les Groupes Communistes de Géorgie, d'Azerbeïdjan, de Turquie, de Perse, de Chine, de Corée et de Grèce, le Parti Communiste Polonais, le Parti Communiste d'Amérique, le Parti Socialiste Britannique, le Parti Communiste de Galicie, le Parti Communiste de Bohême, etc., etc., les uns après les autres, adhèrent à la Troisième Internationale.

Après une année seulement d'existence, l'Internationale Communiste a renversé l'Internationale Jaune — ce colosse aux pieds d'argile ; sa perte est tellement sûre que même les traîtres-menchevicks l'ont quittée, tels les rats d'un vaisseau qui sombre.

Le seul parti important cloué jusqu'ici à la Deuxième Internationale, comme le larron sur sa croix, c'est le Parti Social-Démocrate allemand majoritaire, parti de Scheidemann et de Noske. Cette union avec les assassins de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg que rien n'a pu rompre, assassins qui, encore à présent, ont les mains souillées du sang des ouvriers, couvre d'un opprobre indélébile la Deuxième Internationale en démontrant aux travailleurs jusqu'où est tombée cette organisation si fameuse naguère. Ce cadavre se décompose à mesure que la Troisième Internationale se fortifie de plus en plus. Sous son drapeau s'était déjà massée une armée de millions de prolétaires, toute l'avant-garde du prolétariat mondial.

Née d'une union merveilleuse entre la Révolution et le Parti Communiste russe, notre jeune Internationale, à l'heure présente, est un géant. Elle a mis à mort, par sa foudroyante agitation, le réformisme et l'opportunisme, en

éveillant dans les cœurs de tous les prolétaires l'esprit de révolution. La bourgeoisie ne rit plus maintenant. Elle tremble. Elle sent passer au-dessus d'elle le souffle de la mort.

L'armée innombrable des exploités s'arme sur toute la surface de la terre. Elle essaie ses forces dans des grèves, de plus en plus larges et nombreuses, dans des collisions avec la police et avec les armées gouvernementales. Le jour est proche où, à son tour, elle commencera l'offensive. Que de sombres nuages obscurcissent encore les horizons de la Russie et de l'Ukraine — qu'importe : ils ne peuvent plus nous cacher les aveuglants rayons du soleil éclatant qui se lève à l'Occident et qui éclaire et réchauffe nos cœurs, en nous apportant la certitude de la victoire et la promesse d'une prompt réalisation de tous nos espoirs.

Par leur combat héroïque long déjà de trois années et plein de tant de sacrifices, les révolutionnaires de Russie et d'Ukraine ont assuré

l'avenir des ouvriers de tous les pays du monde. Aussi, les travailleurs de tous les pays vont bientôt montrer activement qu'ils le comprennent et l'apprécient. Ils cesseront de ne faire que pleurer leurs morts ; ils viendront en aide aux vivants. Ils vont montrer également que la solidarité internationale du prolétariat n'est pas un vain mot, et, par leur intervention puissante, assureront à jamais l'avenir de la révolution russe et ukrainienne.

Gloire éternelle à l'Internationale Communiste qui, au moment historique où les événements imposèrent au prolétariat une bien lourde tâche : prendre le pouvoir, sut lui indiquer la route qui menait à sa mission historique, l'organiser et le conduire au combat, — et ainsi sut préparer la victoire finale de la Révolution Sociale Universelle et le salut de l'Humanité entière.

Jacques SADOUL.

Quand nous nous réveillerons d'entre les morts

Deux années (1) se sont écoulées mais riches de combien d'événements plus mémorables que des siècles ! Voici deux années déjà que dure la révolution ouvrière en Russie, — deux années que dure le drame grandiose, le drame du plus puissant, du plus poignant intérêt que l'histoire ait jamais enregistré. Ces deux années signifient la révolte des morts, le réveil des foules écrasées par un joug séculaire et surgissant de leurs tombes pour monter à une vie nouvelle fondée sur la liberté et la solidarité. C'est le grand cri d'appel qui réveille le prolétariat mondial et annonce l'aurore des temps nouveaux. *Ex orient lux*, la lumière vient de l'Orient. Les plus asservis des esclaves ont sonné le tocsin de la révolution universelle. Les derniers sont devenus les premiers. Tandis que les masses ouvrières de l'Europe occidentale hésitaient et s'attardaient le prolétariat russe s'élevait d'un puissant mouvement unanime, en tête de la classe ouvrière internationale combattant la guerre, le capitalisme et l'impérialisme.

La guerre mondiale a porté le coup de grâce au tsarisme depuis longtemps pourri et dépourvu de forces vives. En mars 1917 l'édifice du despotisme érigé depuis des siècles s'écroulait à grand fracas. Ouvriers et soldats étroitement unis s'insurgeaient contre la classe gouvernante et n'avaient aucune difficulté à jeter à bas le joug du tsarisme. La bourgeoisie tenta bien de diriger les destinées de la nouvelle Russie et de faire dévier le torrent révolutionnaire afin que la révolution politique ne se transformât pas en révolution sociale. Ce fut le but que se donna Kerenski pendant sa courte et peu glorieuse carrière. Voyant où les menait cette politique du gouvernement bourgeois, les travailleurs révolutionnaires s'insurgèrent une seconde fois, conduits par un parti nettement conscient de son but : le parti bolchevik. Et la seconde révolution s'accomplit, la grande, la glorieuse révolution prolé-

rienne qui après une très courte lutte, (6-11 novembre 1917), presque sans effusion de sang, fut couronnée de succès, et permit de fonder en Russie sur les assises de la dictature prolétarienne, une république socialiste.

La dictature du prolétariat apparaît comme une forme d'organisation de l'état, indispensable dans la période de transition entre l'ordre capitaliste et l'ordre socialiste. Elle écarte la classe dominante des possédants de toute influence sur les destinées du pays et transmet le pouvoir économique et politique au prolétariat des villes et des campagnes. La dictature du prolétariat se réalise en Russie par le moyen des soviets en qui nous voyons une des formes d'organisation de la nouvelle démocratie. De même que le parlement apparaît comme une des formes de la démocratie « bourgeoise », le système des Soviets apparaît comme une des formes de la démocratie prolétarienne. Le travail devient le fondement de tous les droits civiques. Quoiqu'en disent nos réactionnaires et nos socialistes droitiers, c'est là un principe purement socialiste que la dictature prolétarienne affirme et réalise en Russie. Et le fait est qu'en Russie actuellement plus que partout ailleurs, des couches considérables de la véritable démocratie exercent le pouvoir, tandis que dans les états démocratico-bourgeois de l'Europe occidentale, la démocratie tant vantée n'est qu'un mot dépourvu de son sens où, plus exactement, qu'un décor habilement peint derrière lequel se dissimule le capitalisme rapace.

Les ouvriers et les paysans russes adoptant pour point d'appui leur dictature se sont mis à l'œuvre pour appliquer un immense programme socialiste. La terre qui était comme partout aux mains de quelques propriétaires fonciers fut expropriée et donnée aux masses pour être cultivée sous le contrôle de la société. Tout achat, tout échange, toute vente de terre, toute spéculation sur la terre a été prohibée et cette mesure écarte les causes mêmes de l'inégalité sociale. L'industrie, les transports et

(1) Cet article a été écrit en novembre 1919.

les communications nationalisés ont été placés sous le contrôle direct des travailleurs. Les banques et les capitaux sont devenus propriété de l'état, les habitations, propriété sociale. L'obligation du travail est proclamée pour tous les adultes valides. La durée du travail est restreinte jusqu'à 6 ou 7 heures, et dans certains cas exceptionnels jusqu'à 8 heures, durée maximum. Une série de réformes sociales assure l'existence des vieillards, des malades, des invalides et des enfants. En un mot la révolution ouvrière affirme la volonté consciente et rationnelle de fonder la vie économique et sociale sur les saines bases du socialisme.

Et c'est aussi une révolution spirituelle. Le danger le plus grand de la misère, de l'esclavage, de l'indigence vient surtout, comme leur caractère avilissant, de ce qu'ils tuent chez l'homme l'esprit. Et les plus hautes, les plus nobles conquêtes de la révolution, découlent précisément de ce que, comme elle l'a fait en Russie, elle brise les chaînes spirituelles des peuples et allume son éclatant flambeau au-dessus des pays où régnaient les ténèbres et l'ignorance. La séparation de l'église et de l'état a été le premier pas dans cette direction. « Ecraser l'infâme », telle a été la devise de tous les révolutionnaires à commencer par Voltaire. L'église s'est effondrée et l'école s'est érigée à sa place. En deux ans, des milliers et des milliers de bibliothèques populaires ont été fondées. Les écoles supérieures et les universités bénéficient de tous les concours. Les œuvres qui éveillent la conscience et éclairent l'esprit sont répandues dans les couches les plus basses de la population, à des millions d'exemplaires. Les sources pures et claires de la science ont arrosé la Russie de leurs eaux bienfaisantes, fécondant des terres jusqu'ici stériles. Et quel merveilleux tableau que celui des masses populaires avides de savoir, se précipitant avec joie vers l'instruction enfin mise à leur portée. La révolution prouve ainsi qu'elle ne tendait pas seulement à des conquêtes matérielles mais qu'elle était aussi pour les masses laborieuses une source inépuisable d'énergie intellectuelle et morale. Ceux qui parlaient de l'infériorité intellectuelle du prolétariat russe n'ont plus qu'à se taire. Le prolétariat russe a dépassé dans ce domaine aussi le prolétariat de l'Europe occidentale, qu'il dépassait déjà en vaillance, en abnégation, en vertus prolétariennes.

L'œuvre créatrice du socialisme, ne pouvait naturellement pas ne pas susciter la résistance désespérée des défenseurs de l'ancien régime. Ceux-ci, dans leur désir d'étouffer la révolution, ne reculent devant rien. Sabotages, complots, trahisons, assassinats de militants ouvriers, insurrections armées, telles sont leurs méthodes de lutte. La bourgeoisie s'est révélée en présence de la république des soviets comme un ennemi perfide et sans scrupules dont une dictature de fer seule peut venir à bout. La république socialiste avait cependant aussi à combattre des ennemis extérieurs : en guerre d'abord avec les empires centraux qui lui imposèrent la paix honteuse de Brest-Litovsk, puis avec l'Entente et ses vassaux des pays limitrophes de la Russie. L'Entente poussait ces derniers contre la république socialiste comme une meute de chiens courants lancés à la poursuite d'une proie. Tout homme de bonne foi comprendra que toutes les énergies du prolétariat russe étant consacrées à la défense contre ses multiples ennemis. Son travail de transformation sociale devait rencontrer à l'intérieur des obstacles de nature à rendre presque impossible son développement calme et progressif. On ne saurait créer en deux ans, même en disposant des meilleures ressources, un ordre social idéal. Mais quand la guerre ensanglantée plusieurs fronts, quand un ennemi impitoyable se dissimule à l'inté-

rieur du pays même, quand le tsarisme a laissé après lui un état corrompu et désorganisé, l'impossibilité de cette tâche apparaît plus grande encore.

Gloire au prolétariat russe qui malgré ces énormes difficultés, malgré l'abandon des travailleurs des autres pays, malgré la lutte titanique qu'il a dû soutenir seul contre l'élite du capitalisme international a su remplir quand même, si rationnellement et avec tant d'esprit de suite, son œuvre créatrice socialiste. Ses mérites sont encore augmentés par l'indifférence criminelle des travailleurs des autres pays, harnés par les social-patriotes, à l'égard de la révolution russe.

La réaction internationale prépare en ce moment avec le conseil suprême de l'Entente, un nouvel effort pour achever son œuvre, en étouffant la Russie libre. Quelle haine furieuse contre ce pays, contre ces bolcheviks qui menacent le paisible avenir des parasites. Ils savent bien que le cœur de la révolution mondiale bat en Russie, que son cerveau y travaille. Ils savent que si la révolution russe demeure victorieuse, ses vagues tôt ou tard déferleront sur les états capitalistes d'occident. Et la seule idée de cette éruption future suffit à exciter chez les capitalistes la colère et l'horreur. « Mort aux bolcheviks » : tel est désormais le mot d'ordre du capital international.

Le prolétariat d'Europe et d'Amérique doit se hâter de secourir le prolétariat russe. Jamais les bolcheviks ne se sont dissimulé que les ouvriers anglais et américains décideraient finalement du sort du prolétariat russe. Si les peuples morts se réveillent, la victoire du prolétariat international est assurée. Mais s'ils dorment dans leurs tombes, s'ils permettent à leurs gouvernements de prolonger le blocus et d'approvisionner en armes, munitions et argent la contre-révolution russe, ils se feront les assassins de la république des soviets russe. Ainsi se confirme ce principe essentiel du socialisme; que la libération de la classe ouvrière ne peut être atteinte que par les moyens d'une solidarité internationale absolue.

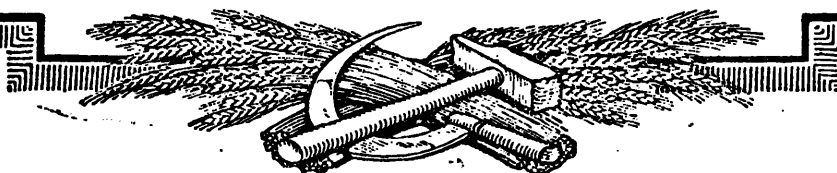
La chute définitive du capitalisme est devenue une nécessité historique et nulle force des armes ne peut désormais la prévenir. Le chaos, la démoralisation, le retour à la barbarie sont les conséquences inévitables du capitalisme. L'ordre social véritable qui permettra le développement de la production et la prospérité de la culture intellectuelle ne peut renaitre que sur les bases du socialisme. C'est pourquoi la victoire du bolchevisme ne peut être mise en doute, si seulement l'humanité n'est pas destinée à périr.

Rendons justice à nos camarades russes pour la part inoubliable qu'ils ont prise à la grande lutte libératrice, pour la puissante impulsion révolutionnaire qu'ils ont imprimée au monde et qui loin de se perdre dans la nuit des temps, doit réveiller les prolétaires de leur mortel sommeil et les appeler à une vie nouvelle libre et fraternelle.

Z. HOGLUND.



ACTES DU COMITÉ EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE



Aux Prolétaires de tous les Pays

Ouvriers de tous les pays !

De nouveau, le sang coule en Orient ! De nouveau, des opérations militaires ruinent de vastes régions ; de nouveau, les masses qui aspirent à la paix, au travail créateur, à la régénération et à la reconstruction de leur Etat, sont forcées à combattre. L'offensive de la Pologne capitaliste et bourgeoise contre la Russie socialiste interrompt, de nouveau, le travail pacifique que les ouvriers et les paysans russes ont commencé après avoir défait les agents du capitalisme mondial — Koltchak, Denikine et Youdénitch — et conquis définitivement les terres, les fabriques et les usines des propriétaires et des bourgeois.

A qui est la faute de ces nouveaux crimes ? Vous savez que le Pouvoir Soviétiste avait reconnu l'indépendance de la Pologne dès le premier jour où cet Etat fut créé. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste a fait, à maintes reprises, des propositions de paix au gouvernement polonais. Vous savez que le Pouvoir Soviétiste, en ménageant le sang des ouvriers russes et polonais, était toujours prêt à des concessions territoriales et économiques. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste, étant sûr que les ouvriers polonais, alliés du prolétariat russe, prendront, tôt ou tard, le pouvoir entre leurs mains, consentait même à concéder aux classes dirigeantes polonaises des territoires qui ne peuvent appartenir à la Pologne pour des raisons purement ethnographiques. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste consentait à ce que la conférence de paix fût tenue non seulement à Varsovie, mais même à Paris ou à Londres, dans une de ces capitales bourgeoises, si étroitement liées avec les capitalistes et les propriétaires polonais. Mais à toutes les propositions de paix du Gouvernement Soviétiste, la Pologne a répondu par une offensive félonne contre l'Ukraine, offensive qui a pour mot d'ordre le rétablissement du pouvoir de Petlioura, de

cet aventurier qui se vendait tantôt aux impérialistes alliés, tantôt aux impérialistes allemands, et qui se met maintenant au service des propriétaires polonais, oppresseurs séculaires du peuple ukrainien. La Pologne n'a commencé la guerre que pour imposer à la Russie, ruinée par les incessantes attaques des capitalistes alliés, une énorme contribution territoriale et pécuniaire.

Mais la faute de cette guerre est non seulement aux propriétaires et capitalistes polonais, elle est aussi aux gouvernements de l'Entente. Ce sont eux qui ont armé et qui arment toujours la Pologne blanche. Tout en traitant avec le Gouvernement Soviétiste la question du rétablissement des relations commerciales avec la Russie, les impérialistes alliés ne perdent pas l'espoir de briser le pouvoir des ouvriers et des paysans de la Russie Soviétiste. L'Entente estime que la République des Soviets commencera à se décomposer politiquement dès qu'elle aura entamé des rapports commerciaux réguliers avec l'Europe ; en même temps, elle espère anéantir la Russie Soviétiste par un coup qu'elle cherche à lui porter par la main d'un pays étranger quelconque. Les impérialistes alliés croient toujours qu'ils pourront écraser le prolétariat russe et le ramener de nouveau à l'esclavage, s'ils lancent contre lui de nouvelles hordes contre-révolutionnaires. Les capitalistes français ont envoyé à la Pologne non seulement des armes, en quantité énorme, mais encore 600 officiers (sous les ordres du général Henry) qui aideront les officiers polonais mal instruits à attaquer la Russie Soviétiste. D'un seul mot, mais catégorique et ferme, le gouvernement anglais aurait pu empêcher cette guerre, en déclarant : « Assez de guerres, assez de destructions ! La Russie est une source inépuisable de matières brutes et le monde entier en a besoin ». Mais le gouvernement de Lloyd George, qui fait appel, dans ses notes au Gouvernement Soviétiste,

aux sentiments d'humanité et qui exige l'amnistie pour tous les contre-révolutionnaires d'Arkhangel et de Crimée, le gouvernement de Lloyd George n'a pas voulu dire que c'était assez de sang et de larmes. Les bandits polonais ont promis à Lloyd George de lui envoyer de l'Ukraine occupée du blé et des matières premières, et cette promesse avait suffi pour que le gouvernement britannique, tout en poursuivant ses pourparlers avec la Russie Soviétiste relativement au rétablissement des rapports commerciaux, autorisât la Pologne blanche à attaquer la République Soviétiste. Le gouvernement italien de Nitti, qui a une peur bleue des masses révolutionnaires italiennes et qui profite de toute occasion pour manifester au peuple russe ses sentiments d'amitié, le gouvernement italien, au lieu de protester contre l'offensive de la Pologne blanche, lui envoie des armes par l'intermédiaire de l'Autriche. Quant au gouvernement américain, on le connaît bien. Les aviateurs américains bombardent les villes ukrainiennes.

La faute de cette guerre est aux gouvernements de tous les pays alliés qui soutiennent tous, plus ou moins, les bandits et les voleurs polonais.

Ouvriers de tous les pays !

La Russie Soviétiste aura raison des bandits sans vergogne de l'impérialisme polonais, comme elle a déjà eu raison de Youdénitch, de Koltchak et de Dénikine, que vos gouvernements avaient soutenus non moins énergiquement. Après les premières victoires très faciles que les légions polonaises ont remportées en l'Ukraine, elles auront à essuyer la colère des ouvriers et des paysans de toute la Russie et même celle des masses sans-parti qui comprennent maintenant que le Gouvernement Soviétiste est le véritable défenseur de l'indépendance du grand pays. Mais il s'agit de savoir, quelle sera la durée de cette guerre, combien de richesses seront encore anéanties et combien de blessures nouvelles aura encore à guérir le peuple russe. Il ne dépend que de vous, ouvriers de tous les pays, que cette guerre finisse, le plus vite possible, par une débâcle des capitalistes et des propriétaires polonais.

Ouvriers des fabriques de munitions de guerre de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Amérique ! Ne fabriquez pas un seul fusil, un seul canon pour la Pologne.

Ouvriers des transports, cheminots, chargeurs et matelots ! Empêchez qu'on envoie à la Pologne des munitions et des vivres qui aideront les blancs à faire la guerre à la Russie Soviétiste.

Ouvriers de tous les pays alliés ! Organisez des manifestations et des grèves et parcourez les rues de vos villes avec des drapeaux portant comme devise ces mots : « Pas de concours à la Pologne blanche ! » Les alliés doivent museler leurs chiens de chasse — les capitalistes et les propriétaires polonais — et conclure une paix honnête avec la Russie Soviétiste.

Ouvriers de l'Allemagne et de l'Autriche ! Vous savez que la Russie Soviétiste est la

base de la révolution mondiale et qu'il n'y a que cette révolution qui puisse vous libérer du joug de vos propres capitalistes et de la corde que les traités de paix de Versailles et de Saint-Germain ont passée à votre cou.

Cheminots allemands ! Arrêtez tous les trains qui se rendent de France en Pologne.

Ouvriers du port de Dantzig ! Ne déchargez pas les steamers à destination de la Pologne.

Cheminots autrichiens ! Pas un train ne doit passer de l'Italie en Pologne.

Ouvriers de la Roumanie, de la Finlande et du pays letton ! Vos gouvernements blancs, qui se sont liés par des traités secrets avec les propriétaires polonais, peuvent vous entraîner dans cette guerre. Soyez prudents et faites votre possible pour empêcher cette honte.

Ouvriers de la Pologne ! Une lutte commune de trente ans vous lie avec le prolétariat russe ; il est donc inutile de vous rappeler votre devoir. Vous le faites consciencieusement : vous organisez des manifestations et des grèves et vous exigez la paix avec la Russie Soviétiste, en participant ainsi à notre lutte qui vous coûte déjà des milliers de victimes. C'est avec fierté que vous regardez la 3^e Internationale, dont les fondateurs comptent dans leurs rangs Rosa Luxembourg et Jean Tyszkewicz ; la 3^e Internationale est sûre que vous tendrez, à l'heure qu'il est, tous vos efforts, pour attaquer la Pologne blanche sur ses arrières et pour remporter, avec le concours des ouvriers de la Russie, une victoire décisive sur les capitalistes et propriétaires polonais ! Vous savez que ce n'est pas l'esclavage que la Russie Soviétiste apporte à la Pologne, mais la liberté nationale, l'émancipation de l'oppression du capitalisme allié et un secours puissant dans votre lutte contre vos propres capitalistes. La victoire de la Russie ouvrière et paysanne sera aussi celle du prolétariat polonais, qui est le frère et l'allié des ouvriers et des paysans russes. Attaquez donc, ouvriers polonais ! C'est votre combat final ! Le jour approche où la justice de votre pays sera entre vos mains.

A bas les capitalistes et propriétaires polonais ! Vive la Russie Soviétiste des ouvriers et des paysans ! A bas la guerre ! Vive la paix entre les peuples qui travaillent de la Russie et de la Pologne ! A bas le jeu criminel des gouvernements alliés ! Vive la révolution prolétarienne internationale !

*Le Comité Exécutif
de l'Internationale Communiste.*



La Révolution Russe et le Proletariat International

Le congrès socialiste international qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire du mouvement ouvrier international était fixé pour le mois de septembre 1914 à Vienne.

L'année 1914 marquait le cinquantenaire de la fondation de la première Association Internationale des travailleurs (la 1^{re} Internationale).

On avait projeté de fêter avec éclat ce cinquantenaire, tout en déterminant définitivement la tactique de la lutte du prolétariat international contre la grande guerre impérialiste qu'on voyait poindre à l'horizon, inévitable comme le destin.

Mais tous ces projets ne devaient point se réaliser. Au mois d'août 1914 éclata la grande guerre impérialiste qui dura 4 ans et demi.

Le Bureau Socialiste International, dirigé par Huysmans et Vandervelde, avait édité à Vienne, de concert avec la social-démocratie officielle, un recueil-almanach consacré à la 2^e Internationale. Ce recueil contenait toutes les résolutions de la 2^e Internationale contre la guerre, les discours et les articles des représentants du socialisme international les plus en vue sur le même sujet. Lorsque la guerre impérialiste fut engagée à fond et que tous les socialistes officiels eurent fait faillite, livrant le drapeau rouge à la bourgeoisie, les amis de Victor Adler et d'Emile Vandervelde s'empresèrent de « retirer de la circulation », autrement dit, de cacher, cet almanach de la 2^e Internationale. En agissant de la sorte, ils avaient parfaitement raison à leur point de vue. Chaque ligne de cet almanach soufflait les représentants officiels de la social-démocratie gouvernementale. Chaque résolution, chaque discours, chaque article soulignait la trahison commise par Scheidemann, Victor Adler, Sudekum, Renner, Renaudel, Henderson, Huysmans et Cie.

Les leaders de la 2^e Internationale en faillite devaient craindre leur propre ombre. Ils ne pouvaient faire autrement que de renier leur passé.

Et, de fait, comment se posait la question de la guerre et de la révolution avant que la guerre éclatât ?

Dans l'infâme brochure intitulée *La Dictature du Proletariat*, publiée par le renégat Kautsky en automne 1918, cet ex-socialiste, reniant la guerre sociale, s'efforce d'inculquer à la classe ouvrière qu'elle commet un crime en prenant les armes et qu'il ne saurait être question d'une révolution sociale à l'heure actuelle.

Mais le même Kautsky n'écrivait-il pas ceci il y a dix ans :

« Le socialisme est actuellement devenu une nécessité économique. Le terme de sa réalisation n'est plus qu'une question de force. Donner au prolétariat cette force en l'instruisant et en l'organisant — c'est actuellement le devoir et le but principal de la social-démocratie.

Rien de plus étrange que les socialistes qui s'imaginent qu'il faut encore travailler au développement des forces du capitalisme. »

Ainsi écrivait Kautsky en 1907 dans sa brochure *Le Socialisme et la Politique coloniale* (p. 37).

Un autre théoricien des plus en vue de la 2^e Internationale, Rudolf Hilferding, écrivait dans son *Capital Financier* :

« Le socialisme a cessé d'être un idéal éloigné ; il n'est même plus ce « but final » qui oriente simplement les

revendications quotidiennes. Le socialisme devient l'élément essentiel dans la politique pratique du prolétariat. La réponse du prolétariat à la politique du capital financier ne doit pas être la liberté du commerce, mais seulement le socialisme. Le socialisme en qualité d'unique réponse à l'impérialisme — tel doit être l'objet principal de la propagande. Le capital financier par ses tendances générales marque l'établissement du contrôle social sur la production mais cette socialisation dans une forme antagonique reste entre les mains d'une oligarchie. La prise de possession de six banques importantes de Berlin suffirait actuellement pour s'emparer des sphères les plus importantes de la grosse industrie et simplifierait énormément les premiers essais de politique socialiste dans la période de transition pendant laquelle la méthode de comptabilité capitaliste semble encore acceptable. » (Cité d'après la traduction russe de 1912, pp. 567, 568, 569.)

Un troisième représentant de la 2^e Internationale, Otto Bauer, disait il y a exactement dix ans, en 1908, dans son célèbre ouvrage *La Question nationale et la Social-Démocratie* :

« Il est hors de doute que la future guerre impérialiste amènera la révolution. La catastrophe impérialiste universelle marquera infailliblement le commencement de la révolution socialiste universelle. »

Bebel se prononçait dans le même sens au moment du conflit marocain. Il déclara dans son fameux discours au Reichstag :

« Et la catastrophe se produira alors (c'est-à-dire au début de la guerre mondiale). Alors commencera la plus grande des guerres européennes qui jettera les uns contre les autres 16 à 18 millions d'hommes, la fleur de toutes les nations, munis des engins de meurtre les plus perfectionnés.

« Mais je suis convaincu que cette grande guerre mondiale sera suivie d'une révolution mondiale. Vous récolterez ce que vous avez semé. Le crépuscule des dieux approche pour le régime bourgeois. Oui, messieurs, soyez-en sûrs : ce crépuscule est proche. Vous en êtes arrivés à saper vous-mêmes les bases de votre régime social et gouvernemental. »

Mais les leaders isolés de la 2^e Internationale n'étaient pas les seuls à se prononcer dans ce sens, les documents officiels des organisations du parti étaient empreints du même esprit. Nous trouvons ce qui suit dans un document officiel du parti publié en 1912 par le Comité Central de la social-démocratie allemande :

« Si trois cents rois du capital étaient remplacés par des chargés de pouvoirs du prolétariat, toute la production pourrait sans plus de difficultés être dirigée dans le sens des intérêts de la classe ouvrière, au lieu de poursuivre ceux du capital, et le passage à l'organisation socialiste de la production serait commencé. Le travail préliminaire accompli par le capitalisme rend une telle transformation parfaitement réalisable. » (Brochure, *Impérialisme et Socialisme*, 1912 p. 3.)

La révolution socialiste naîtra de la guerre impérialiste. Telle fut la déclaration de la 2^e Internationale en 1907 dans la célèbre résolution du congrès de Stuttgart. La guerre impérialiste donnera infailliblement naissance à la révolution socialiste — telle fut l'opinion des représentants les plus en vue de la 2^e Internationale jusqu'à l'année 1912, que dis-je, jusqu'à la veille même de la guerre !

On peut affirmer que les représentants officiels de la 2^e Internationale le proclamaient encore 24

heures avant que le premier coup de fusil eût été tiré.

Karl Grünberg, patient et érudit pacifiste, a accompli le travail suivant : il a réuni en deux gros volumes toutes les résolutions, tous les articles et tous les discours des organisations officielles et des leaders, publiés un jour ou deux avant le commencement de la guerre de 1914.

Le tableau se détachait alors très nettement. Tous les politiciens responsables comprenaient que la guerre qui commençait était bien celle que les socialistes avaient prédite pendant 10 à 14 ans. Tous les leaders des partis socialistes avaient pu se convaincre que le congrès international de Bâle avait eu raison en considérant la guerre des Balkans (1912) comme le prélude de la grande boucherie impérialiste mondiale. Les principaux groupements se dessinaient parfaitement au début du mois d'août 1913.

Et jusqu'au moment où retentit le premier coup de fusil, les socialistes officiels continuèrent par inertie à dire la vérité, unanimes à déclarer que cette guerre, loin d'être juste, serait inique et qu'elle aurait pour base les intérêts d'un petit groupe de capitalistes ; ils n'avaient qu'une voix pour prouver aux ouvriers du monde entier que leurs intérêts et leur honneur les obligeaient à protester avec la plus grande énergie contre le crime qui allait se commettre.

Le livre du professeur Grünberg, recueil sans commentaires de matériaux officiels, constitue un acte d'accusation des plus éloquents contre les social-patriotes de tous les pays. Chaque ligne de ce livre atteint en pleine figure messieurs les social-traitres.

Le sattimbanque Hervé, l'instigateur de la campagne des impérialistes français contre la grande révolution ouvrière russe, Hervé lui-même écrivait encore le 28 juillet 1914 :

« La guerre pour la défense des petites nations opprimées par une grande puissance ? »

« Ce serait trop beau. Mais il y a beau temps qu'il ne reste plus en Europe une seule puissance qui n'ait les mains tachées de sang. »

« Non, ce ne sera pas une guerre pour la défense du petit peuple serbe, mais bien une guerre pour la défense du prestige de notre allié, le tzar. »

« L'honneur de notre allié ! L'honneur du gouvernement russe ! A ce seul mot Rabelais, Voltaire et Victor Hugo se retournent dans leurs cercueils. Le gouvernement russe n'avait pas l'honneur si sensible lorsqu'il étouffait la Finlande et la Pologne et lorsqu'il jetait ses bandes noires sur la population juive de Kieff et d'Odessa. »

« Se battre pour sauver le prestige du tzar ! Quelle belle raison pour un peuple dont les ateux ont fait la grande révolution ! Quelle joie de mourir pour une aussi noble cause ! » (La Guerre Sociale 28 juillet 1914.)

Jaurès, tué quelques heures avant que la guerre éclatât. Jaurès dans le discours qu'il prononça dans la banlieue de Lyon 4 jours avant sa mort, disait :

« La politique coloniale française, la politique russe qui craint le grand jour, la volonté d'accaparement de l'Autriche — voilà ce qui a contribué à créer la terrible situation où nous nous trouvons. Citoyens, si cette guerre éclate, nous devons tous, nous socialistes, unir tous nos efforts pour dégager notre responsabilité du crime que vont commettre les classes dirigeantes. »

Et l'organe central officiel de la social-démocratie allemande publiait, 48 heures avant la déclaration de guerre, article sur article déclarant sur tous les tons que cette guerre serait le plus grand des crimes contre la classe ouvrière.

Mais les premiers coups de feu tirés, les leaders officiels des partis social-démocrates déclarèrent

rent blanc ce qui était noir la veille, et noir ce qui était blanc.

La plus criminelle des guerres devint une « grande » guerre « de délivrance ». Chacun des partis officiels socialistes en appelait à ses ouvriers : défendez « votre patrie », c'est-à-dire votre bourgeoisie, votre maître. Les principes du socialisme étaient oubliés ; nos magnifiques drapeaux foulés aux pieds, dans la boue ; l'honneur et la conscience taxés de préjugés.

Il n'est pas de perfidie dont les chefs officiels de la social-démocratie négligèrent de se servir à ce moment pour mieux bernier les prolétaires de tous les pays. Tout socialiste honnête était considéré comme un rêveur dangereux, un fou, un criminel, un ennemi de son propre peuple. Tout internationaliste intègre osant élever la voix contre la tuerie impérialiste était immédiatement couvert de boue par les leaders officiels de la 2^e Internationale. Et le sang sacré des ouvriers fut versé à flots. L'Europe entière devint une gigantesque nécropole.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, 4 ans se sont écoulés depuis la conférence internationale de Zimmerwald. On ne peut se remémorer sans émotion le moment où, dans une hameau perdu de la Suisse, se réunirent deux dizaines de socialistes de tous les pays, qui n'avaient alors derrière eux que quelques centaines de partisans dispersés dans toute l'Europe ensanglantée.

En Allemagne, les internationalistes, Liebknecht en tête, en étaient encore à leurs premiers pas. Un silence de mort régnait dans tout l'empire. MM. les Scheidemann traitaient avec un mépris hautain et une suffisance bornée tout internationaliste qui osait leur tenir tête, convaincus que les masses ouvrières les suivaient, eux, les représentants officiels du socialisme.

La situation était encore plus mauvaise en Autriche. En 1915, au moment où se réunit la conférence de Zimmerwald, le nombre des internationalistes, en Autriche, était insignifiant. La social-démocratie autrichienne officielle et Victor Adler à sa tête passa en bloc au service de la monarchie.

En France et en Angleterre, les orgies du social-chauvinisme s'épalaient au grand jour.

En Italie, bien que le parti officiel n'eût pas voté les crédits militaires, la grande majorité de ses leaders restait prisonnière des idées pacifistes et ne voulait pas même entendre parler d'une lutte révolutionnaire ouverte.

Quant à la Russie, — il ne pouvait même pas en être question, le « socialisme » militaire-industriel y florissait. Goutchkov, Potressov, Plekhanov et Milioukov le guidaient avec un accord touchant.

Il fallait avoir une foi profonde dans l'œuvre ouvrière pour lever à ce moment-là l'étendard de la lutte pour le socialisme.

Quel est celui des participants de la conférence de Zimmerwald qui pouvait s'imaginer que, dans l'espace de 3 ans, une révolution sociale s'accomplirait en Russie, que toute l'Europe serait ébranlée de fond en comble, que l'Allemagne et l'Autriche se trouveraient à la veille d'une révolution prolétarienne, que la France et l'Italie deviendraient le théâtre d'une lutte de classes acharnée ?

Tels sont cependant les faits. Nous en sommes là.

Lorsque la révolution de février éclata en Russie, tous les gouvernements bourgeois de l'Europe, et avec eux tous les partis social-patriotes officiels, dressèrent l'oreille.

Les couches profondes de la bourgeoisie ne

pouvaient s'empêcher de sympathiser avec la révolution de février en tant que révolution purement bourgeoise, transformant le régime autocratique de Nicolas Romanov en régime bourgeois des Milioukov et des Goutchkov. Mais les fins limiers de l'impérialisme européen avaient bon nez. Le flair du gros propriétaire qui se sent menacé par ses esclaves insurgés fit pressentir immédiatement aux chefs de la bourgeoisie européenne que la révolution bourgeoise de février portait en elle les germes d'une révolution ouvrière, d'une révolution socialiste. On sait que dès le début, dès le premier moment de la révolution de février en Russie, les Soviets de députés ouvriers et soldats prirent naissance. Les bourreaux impérialistes du monde entier eurent immédiatement l'intuition que ces soviets avaient des chances très sérieuses de devenir le berceau du mouvement socialiste en Russie.

Les soviets, voilà l'ennemi ! s'écria aussitôt la Finance européenne.

« Le vote des soldats mobilisés aux élections (il s'agissait alors des élections à l'Assemblée Constituante) serait d'un grand risque », ainsi s'exprimait l'organe officieux du gouvernement français, le *Temps*, du 8 mars 1917. Et ce même journal s'indignait à ce sujet avec une sincérité inimaginable :

« Nous ne comprenons pas de quel droit 1.600 détachés ouvriers et soldats se trouvent réunis au palais de Tauride et nous dicent de là leurs résolutions. (Il s'agit du soviét des députés ouvriers et soldats.) Ce meeting improvisé ne voudrait-il pas jouer le rôle de gouvernement ? La presse anglaise en a fait hier la première observation et nous la répétons à notre tour avec toute l'insistance possible, car si la révolution russe dégenère en parodie, tout l'avenir et toute la liberté de la Russie s'en trouveront compromis. » (*Le Temps*, n° 20.347.)

A la même époque, dès les premiers jours de la révolution de février, le *Times*, organe principal des impérialistes anglais, vilipendait avec une rage concentrée les « extrémistes » russes, comme on appelait alors les bolcheviks.

Le 7 mars 1917, le *Times* exigeait le désarmement des ouvriers de Pétrograd. Il ajoutait que si on n'arrivait pas à calmer autrement le prolétariat de Pétrograd, il ne faudrait pas hésiter à employer les armes.

Ce n'est pas pour rien que le « meeting improvisé » du palais de Tauride empêchait de dormir les banquiers de Londres et de Paris. Oh, ces gens-là n'avaient pas oublié le mouvement de 1848 et se souvenaient bien de la Commune de Paris ! Ils se doutaient que les soviets ne présageaient rien de bon pour la bourgeoisie européenne.

Maintenant que l'impérialisme anglais a déclaré la guerre ouverte à la Russie socialiste, il se trouve des gens pour s'en étonner. Ils oublient que dès le mois de mars 1917, lorsque toute la bourgeoisie russe déclarait notre révolution « grande » précisément parce qu'elle était petite, les brigands de l'impérialisme anglais se rendaient déjà parfaitement compte de la situation. Dès les premiers jours de mars 1917, les journaux de bourse de Paris et de Londres adressaient leurs sincères condoléances à Nicolas Romanov. Et les chefs de la république française, bourgeoisie louaient du haut de la tribune parlementaire le sanglant Nicolas comme un homme qui avait rempli son devoir à l'égard du peuple français, son « allié », qui avait fait « le plus noble des gestes » en renonçant au trône et à l'égard duquel le peuple russe, tout comme l'histoire universelle, devait nourrir à jamais la plus grande estime.

La bourse européenne savait fort bien que dans

cette lutte contre le « meeting improvisé » des ouvriers et des soldats il lui faudrait plus d'une fois embrasser les genoux de la bande tsariste. Les brasseurs d'affaires véreux et les canailles adroites du républicanisme bourgeois se rendirent compte, dès les premiers jours de la révolution de février, qu'il leur faudrait dans l'intérêt de leur classe, essayer de restaurer en Russie le tsarisme pour se défendre contre la classe ouvrière et les paysans indigents.

Quant à la bourgeoisie de la Russie, dès le premier moment elle montra les dents à la classe ouvrière russe.

Et le prolétariat international ? Quelle fut son attitude devant la révolution russe ?

Il est certain que la chute du tsarisme provoqua une joie et une satisfaction unanimes dans les milieux ouvriers d'Europe. Mais il n'était pas même question à ce moment, de la part de ces milieux, d'un appui et d'une aide effective aux soviets. Partout la classe ouvrière continuait l'œuvre sanglante de la guerre, vivant sous le joug de l'état de siège. Un courant d'air frais traversa l'atmosphère chargée de la tuerie, mais ce ne fut pas pour longtemps et il ne fut pas assez puissant pour renverser tous les obstacles dressés sur son chemin par l'histoire.

Et pendant ce temps les « socialistes officiels » de tous les pays continuaient leur œuvre de trahison. Ils s'efforçaient de tirer parti du grand mouvement révolutionnaire sans précédent dans l'histoire pour justifier leur traîtrise. Les socialistes-ententistes aidèrent la bourgeoisie de « leurs » pays à couvrir de boue et de calomnies les soviets prolétariens de Russie et la secondèrent dans ses persécutions contre les bolcheviks russes qui avaient levé le drapeau de la révolution communiste.

Mais le prolétariat russe sentit que l'issue finale de la grande lutte engagée contre la bourgeoisie russe dépendait de l'écho que cette lutte éveillerait dans les autres pays. La classe ouvrière russe tourna ses regards vers l'Occident, dans l'attente d'un cri de ralliement fraternel.

Pareil à une terre aride qui, après une longue période de sécheresse, boit avidement les premières gouttes d'une pluie bienfaisante, le prolétariat russe recueillait avec ferveur et confiance les moindres signes de sympathie internationale de la part des ouvriers de l'Europe occidentale. Tout socialiste nous arrivant de France ou d'Angleterre, fût-il même du parti de la défense nationale, était accueilli à bras ouverts par notre classe ouvrière.

La confiance accordée par le prolétariat russe même aux plus douteux des représentants du socialisme européen était en réalité illimitée. Et les « socialistes-ententistes » russes ne laissèrent pas d'en abuser. Ils écartaient sciemment les véritables représentants du socialisme international pour offrir à leur place des social-patriotes de contrebande. Systématiquement et sciemment ils nourrissaient les ouvriers russes de mensonges. Ils leur donnaient des pierres au lieu de pain.

Qui pourrait oublier les scènes infâmes qui se déroulaient au Soviet de Pétrograd au temps où le prolétariat russe sympathisait encore avec les social-patriotes et où Tchédizze, Tzéréteïli et Kérensky présidaient le Soviet ? Qui ne se souvient par exemple de l'arrivée en Russie de l'« illustre » Albert Thomas, ce Scheidemann français ? Qui ne se souvient des réunions du Soviet de Pétrograd pendant lesquelles le vieux renard Tchédizze chantait avec le social-filou Albert Thomas la *Marseillaise* et l'*Internationale* ? Et les ouvriers, dans leur naïve confiance, éprouvaient à ce spectacle une sorte d'extase internationale, certains qu'ils assis-

taient à une fraternisation de vrais socialistes, alors qu'en réalité on leur jouait une hypocrite et infâme comédie.

Il a fallu de long mois pour que le bandeau tombât des yeux des prolétaires, même les plus conscients de Pétrograd. Mais lorsque nos ouvriers virent clair enfin dans la situation, leur haine et leur mépris pour les jésuites du social-patriotisme de marque française autant que pour ceux du social-patriotisme de marque allemande ne connurent plus de bornes. Mais un autre sentiment fut également chez eux illimité ; ce fut l'amour fervent qu'ils vouèrent aux vrais socialistes-internationalistes dont Karl Liebknecht en Allemagne, John Maclean en Angleterre, Eugène Debs en Amérique sont les représentants.

Plus la nuit est noire, et plus les étoiles brillent, — se disaient les travailleurs russes.

La révolution prolétarienne internationale ! voilà le but sacré auquel tend le prolétariat russe conscient ; voilà l'étoile qui luit aux yeux des combattants du prolétariat russe ! Aux moments les plus pénibles, lorsque l'ouvrier succombait presque dans une lutte inégale contre les forces ennemies, lorsqu'il souffrait de la faim, entouré d'ennemis de tous côtés, lorsqu'il perdait courage et murmurait parfois contre ses propres soviets, il suffisait de la moindre lueur d'espoir brillant à l'occident et annonçant l'approche de la révolution prolétarienne internationale, pour que son découragement et son mécontentement fissent place à une confiance et à une énergie nouvelles. L'ouvrier de Pétrograd et de Moscou redevenait un combattant plein de courage ; il serrait son fusil d'une main ferme et portait toujours plus avant le lourd fardeau posé sur ses épaules par l'histoire.

Les journées de Brest-Litovsk nous reviennent à la mémoire. Journées tragiques, d'une tristesse et d'une amertume sans exemple ! Nous nous souvenons des ardentes discussions qui s'élevaient dans notre milieu, à ces moments inoubliables. Dans nos délibérations sur le pour et le contre de ce « moment de répit », nous nous inquiétions surtout de l'effet que pourrait avoir la conclusion de la paix sur la marche de la révolution prolétarienne qui commençait à l'occident. Nous craignons plus que tout au monde que notre attitude n'éteignît l'incendie de la lutte ouvrière qui s'allumait en Europe. Les prolétaires de Pétrograd et de Moscou tremblaient à l'idée que notre « trêve » pourrait ralentir le cours de la lutte ouvrière dans les autres pays ; les héroïques ouvriers russes craignaient plus que tout d'être mal compris par le prolétariat allemand ; ils craignaient, qu'il n'interprêtât notre démarche dans le sens d'une réconciliation avec l'impérialisme allemand ; ils craignaient que notre « trêve » ne compliquât encore la lutte du prolétariat allemand contre Guillaume II et que la paix de Brest n'amenât de nouvelles explosions du chauvinisme en France et en Angleterre.

Telles étaient les lourdes pensées qui pesaient sur les ouvriers-communistes dans ces journées inoubliables.

Par bonheur nous pouvons affirmer maintenant que le prolétariat des autres pays nous a bien compris. L'instinct de lutte de classe lui a fait pressentir que notre démarche n'était pas dictée par d'égoïstes intérêts nationaux, mais bien par ceux du socialisme international. Il a compris que du jour où la révolution prolétarienne fut accomplie en Russie notre pays était devenu la terre promise du socialisme et que le gouvernement des ouvriers et des paysans se trouvait obligé d'accep-

ter cette lourde paix pour maintenir la première république socialiste du monde.

Les ouvriers conscients de tous les pays ont fort bien compris qu'en signant la paix de Brest nous voulions simplement gagner du temps et leur donner celui de regagner ce qu'ils avaient perdu pour venir en aide à la première révolution prolétarienne du monde.

Et le prolétariat russe a tenu parole. Il a su tenir jusqu'au moment où la révolution universelle a commencé.

La révolution mondiale naîtra de la guerre mondiale. Ceci est en relation directe avec le fait que la révolution a commencé dans les pays plus arriérés au point de vue économique ; c'est également à la guerre mondiale que la première révolution prolétarienne doit la trêve qui lui a été si salutaire.

Sans cette lutte entre deux trusts impérialistes, sans cette concurrence enragée entre l'impérialisme anglo-français et l'impérialisme austro-allemand, sans cette guerre impérialiste mondiale qui a créé la révolution prolétarienne mondiale, la révolution prolétarienne n'aurait jamais pu tenir deux ans dans un pays.

Et il en sera de même dans toute l'Europe, dans tout le monde civilisé. Il en sera de même parce que l'histoire a mis à l'ordre du jour la révolution socialiste.

Il en sera ainsi par ce que Kautsky avait raison lorsqu'il disait en 1907 que le socialisme n'était plus qu'une question de force. Et Kautsky a tort en voulant prouver en 1918 et en 1919 par une argumentation de renégat que la révolution prolétarienne russe loin d'être inspirée par l'esprit du communiste Lénine, l'est par celui de l'opportuniste petit bourgeois David...

La révolution internationale ne se fait pas sur commande. La révolution prolétarienne internationale ne saurait s'accomplir en même temps dans tout les pays. La révolution prolétarienne internationale ne se fera pas après une entente spéciale de tels ou tels chefs. La révolution prolétarienne d'un pays donné traversera temporairement des situations difficiles et se trouvera plus d'une fois entre l'enclume et le marteau. Il se peut que le prolétariat allemand qui demain prendra le pouvoir dans son pays et sera obligé de liquider le lourd héritage de Guillaume II, de Hindenburg et de Scheidemann ait à traverser également de lourdes épreuves qui rappelleront nos journées de Brest.

Il est probable aussi que le prolétariat de l'Ukraine déjà si éprouvé sera voué à des épreuves encore plus douloureuses lorsque MM. les impérialistes joueront entre eux ses destinées.

Il n'en est pas moins vrai que l'avenir — et on peut l'affirmer avec certitude aujourd'hui — un avenir très prochain — appartient à la révolution prolétarienne.

Le deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne russe trouve les ouvriers de certains pays dans une situation pénible.

En Hongrie, le pouvoir soviétique est renversé par les efforts réunis des propriétaires roumains, des banquiers français, des officiers blancs et des « social-démocrates » hongrois. Des milliers de nos frères hongrois sont jetés en prison à la merci d'une bourgeoisie ivre de vengeance.

En Bavière, le pouvoir soviétique est noyé dans le sang des ouvriers. Le bourreau Noske a dépassé les espoirs les plus sanguinaires de la bourgeoisie. Nos frères sont fusillés par milliers.

Pendant des mois, la bourgeoisie munichoise — qui agit avec l'approbation de la social-démocratie

— sous le prétexte de « châtier des criminels », se livre sur les héroïques communistes bavarois à une véritable orgie de massacre.

En Allemagne, Liebknecht, Rosa Luxembourg et Tychko sont assassinés. Le Soviet de Berlin est dissous par les traîtres de sabre de Scheidemann. Des milliers et des milliers de communistes-prolétaires allemands ont péri durant cette année de la main des officiers blancs et des social-démocrates jaunes.

Et malgré tout il n'y a aucune raison pour se laisser abattre ! De nouvelles explosions révolutionnaires éclatent même en Bavière. Une vie nouvelle fleurira bientôt en Hongrie.

En Allemagne, le communisme gagne chaque jour du terrain attirant à lui les grandes masses ouvrières.

En France, en Italie la révolution prolétarienne est proche. La révolution marche en avant. La victoire du communisme est inévitable comme le retour du jour après la nuit.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une grève générale des cheminots a lieu en Angleterre et c'est un événement d'une importance mondiale.

A Moscou, la 3^e Internationale, née il y a à peine un an et demi, représente déjà une grande puissance. L'Internationale Communiste compte déjà plus d'un million de membres.

Des partis communistes importants existent déjà dans tous les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique. Dans les pays comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie, la Bulgarie, l'hégémonie unanimement reconnue au sein du mouvement ouvrier, appartient aux communistes.

Le pouvoir soviétique est déjà moralement vainqueur dans le monde entier.

Une majorité énorme d'ouvriers de tous les pays sympathise dans son fort intérieur avec lui.

Le *Vorwärts* de Scheidemann lui-même a dernièrement laissé échapper cet aveu :

On peut critiquer de toutes les manières les leaders des bolcheviks mais il serait très regrettable de passer sous silence un de leurs côtés forts : ils constituent (c'est-à-dire les bolcheviks) actuellement la seule puissance révolutionnaire qui puisse encore lutter contre les gouvernements réactionnaires tout-puissants de l'Entente. Ils représentent le dernier point de résistance dans l'œuvre de défense contre les dictateurs capitalistes de la conférence de Paris. (Article de fond du Vorwärts, Die Radikalisierung der englischen Arbeiter, 18 septembre 1919, n° 477.)

Précisément !

Le *Vorwärts* se rend-il compte de tout ce qu'il reconnaît par ces quelques paroles ? Il donne ainsi raison au pouvoir soviétique de Russie et se décerne à lui et à sa social-démocratie un brevet d'indigence morale ; il reconnaît que seul le Communisme sauvera l'humanité des forçats de l'Entente comme de tous les cannibales de l'impérialisme.

Notre révolution de 1905 avait déjà eu des conséquences internationales grandioses. Notre première révolution avait déjà éveillé des centaines de millions d'hommes en Orient.

Et cependant, qu'était la révolution de 1905 à côté de celle de 1917-18 ? Un jeu d'enfants, un naïf essai ! Nous sommes encore trop près des événements pour pouvoir évaluer les conséquences internationales colossales de notre révolution actuelle. Mais il est hors de doute que la première grande révolution prolétarienne éveillera des centaines et des centaines de millions d'hommes dans le monde entier.

La bourgeoisie internationale, secondée par les

traîtres social-chauvinistes, a beau nous couvrir de calomnies, représenter notre grand mouvement comme une anarchie, comme un chaos sanglant, comme un enfer — elle n'arrivera pas à tromper les prolétaires de l'Europe et de l'Amérique. Tout ouvrier honnête d'Europe et d'Amérique sent d'instinct qu'en Russie nous luttons pour lui aussi. Il sent que chez nous, en Russie, la grande lutte entre le travail et le capital se décide et que sur notre territoire se déroulent les premières batailles, les premières rencontres sérieuses entre la bourgeoisie au déclin de ses jours et le prolétariat qui marche inéluctablement vers le pouvoir.

Et quoi qu'en disent les pessimistes et les gens de peu de foi, nous sommes convaincus que nous marchons vers de grandes batailles et de grandes victoires.

La perspective de la guerre révolutionnaire que Marx entrevoyait dès 1848 et dont parlait Engels en 1890 — cette perspective devient une réalité. Si demain la révolution prolétarienne était victorieuse à Berlin, nous nous unirions avec les prolétaires de Berlin contre Paris bourgeois et Londres impérialiste. Si demain les ouvriers se soulevaient à Paris ou à Rome et prenaient le pouvoir, nous nous unirions avec les prolétaires de Rome contre la bourgeoisie de Vienne ou avec les travailleurs de Paris contre le Berlin d'Ebert. L'idée de la guerre révolutionnaire prolétarienne prend la forme la plus réelle et la plus concrète. Nous ne savons pas encore dans les détails quelle sera la situation mondiale ; nous ne savons pas précisément dans quelles combinaisons notre armée rouge sera obligée de combattre contre les armées de l'impérialisme européen. Mais nous savons sûrement que la guerre impérialiste s'est transformée, sous nos yeux, en guerre civile, en Russie d'abord, puis dans une série d'autres pays.

La révolution prolétarienne universelle est en marche. Une nouvelle Internationale Communiste est née, qui deviendra bientôt l'Internationale universelle des Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans...

Petrograd, oct. 1919.

G. ZINOVIEV.

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Le Numéro ; 50 centimes

ABONNEMENTS :

FRANCE

50 numéros.....	25 francs
20 numéros.....	10 francs
10 numéros.....	5 francs

ETRANGER

50 numéros.....	30 francs
20 numéros.....	12 francs
10 numéros.....	6 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

René REYNAUD

123, rue Montmartre — PARIS

LA QUESTION D'ORIENT

Dans son livre sur les conséquences économiques de la paix de Versailles, Keynes écrit qu'au cours de la conférence de la Paix il avait l'impression que toutes les décisions de Wilson, de Clémenceau, de Lloyd George n'étaient que des fantômes, des figures de rêve ; que tous ces maîtres du destin de l'humanité n'étaient que des pantins dont l'histoire maniait les ficelles. Les Alliés vont bientôt avoir l'occasion de se convaincre par l'expérience turque combien l'histoire se moque d'eux et les ballote à sa guise.

Les Alliés ont condamné à mort la Russie des Soviets, et la Russie des Soviets vit, elle se libère, elle brise ses chaînes dans la lutte pour son existence, et elle détruit les fondements de la réaction occidentale.

Les Alliés n'ont pas condamné à mort l'impérialisme allemand, qui est déjà vaincu devant l'histoire, mais ils ont condamné le peuple allemand aux travaux forcés. Des cruautés de la guerre civile, un nouveau peuple allemand est né, un prolétariat allemand devenu force révolutionnaire, comme un Samson à qui jamais nulle Dalila ne coupera la chevelure, comme un Samson qui lorsqu'il se lèvera ébranlera les pilliers sur lesquels repose entièrement la paix victorieuse des Alliés.

Les Alliés ont condamné à mort, non pas le vieux nationalisme turc, mais le peuple turc lui-même. Ils voulaient en faire un peuple sans pays. Mais ce peuple, composé de paysans que n'a pas touchés la culture moderne, s'est soulevé et a pris les armes.

Les Alliés ne voulaient pas soumettre seulement toute l'Europe. Ils voulaient aussi lancer les unes contre les autres les nations qu'ils assujétissaient. Ils voulaient étrangler la Russie Soviétiste par les mains des soldats allemands. Ils voulaient nous cerner par la Turquie.

Mais en voulant étendre sa domination, l'Entente a uni l'Europe centrale à l'Europe orientale, et elle a jeté les ponts reliant les sources profondes de la révolution aux pays d'Orient.

Si, il y a un an, l'Entente avait épargné les impérialistes allemands, si elle avait donné à la bourgeoisie allemande la possibilité de reconstruire sa domination social-économique, elle aurait pu l'employer aujourd'hui contre la révolution prolétarienne de Russie. Mais, par avidité et avec la conviction qu'en faisant peser toutes les charges de la guerre sur le peuple allemand, elle éviterait la révolution chez elle, elle a si bien travaillé qu'après un an elle a fait plus pour la révolution allemande que n'aurait pu faire la plus puissante propagande communiste. Aujourd'hui, les Alliés peuvent tenter d'amnistier les Ludendorff et C^o, et de les lancer contre la Russie communiste. Le

seul effet qu'ils en pourraient obtenir, serait de hâter la victoire du prolétariat allemand. En démembrant la Turquie, en déchirant le corps vivant de ce pays, ils jettent les Jeunes Turcs dans les bras des Soviets. Ils créent une situation telle que les Turcs, qui voyaient toujours dans le Russe un ennemi héréditaire, se tournent aujourd'hui vers Moscou comme vers le seul point d'où puisse leur venir le salut.

Les Soviets veulent la paix par tous les moyens ; pour eux ne peut exister aucun désir de conquête, mais ils sont prêts à soutenir les peuples exploités qui se soulèvent. Cette Russie communiste, toute saignante des ruines de la guerre qui lui est imposée, a devant elle une formidable tâche de construction intérieure pour laquelle il lui faut une force créatrice extraordinaire. En signant avec elle une paix honorable, les Alliés donneraient la possibilité de vivre et de travailler au plus révolutionnaire des gouvernements, à un gouvernement qui peut être considéré comme l'avant-garde du prolétariat international. Et ils lui permettraient de concentrer ses forces pour la résolution des problèmes sociaux intérieurs.

Mais les Alliés ne veulent pas conclure cette paix. Ils commencent aujourd'hui des pourparlers commerciaux, et le lendemain ils permettent de déclencher l'offensive polonaise, bien qu'un simple mot de leur part eût suffi à l'empêcher. *L'impérialisme anglais, en particulier, ne peut se résoudre envers les Soviets à aucune politique honnête, parce qu'il craint trop leur influence révolutionnaire en Orient. Mais il pousse lui-même la Russie vers l'Orient, car il va de soi que si les Soviets n'obtiennent pas la paix, et qu'ils soient obligés de lutter contre les Alliés, ils les frapperont là où il est le plus facile de les atteindre.*

Par l'offensive polonaise, les Soviets sont forcés d'atteindre la France. Car la défaite de la Pologne signifie la défaite de l'unique alliée de la France. Les Soviets disent à la France : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! » La Pologne bourgeoise pouvait vivre en toute indépendance : il lui suffisait de voisiner en paix avec la Russie. Elle a pris les armes contre la Russie : les armes la terrasseront !

En soutenant la Pologne, l'impérialisme anglais nous oblige à chercher les points où il est le plus vulnérable. Ces points se trouvent en Asie mineure et moyenne. Si l'impérialisme anglais nous y oblige, nous lui ferons plus de tort en Asie qu'il ne peut nous faire de tort en Occident. Les aventuriers du Quai d'Orsay sont voués à la mort dans un avenir rapproché. L'impérialisme anglais vivra plus longtemps que le français. Mais bientôt il devra se raviser ou il sera vaincu, car l'histoire se développe aujourd'hui plus vite que ne se figurent l'honorable Lord Curzon et même son collègue

plein de tempérament Lloyd George. Des événements historiques peuvent se produire même dans l'intervalle de deux séances du Conseil Suprême des Alliés. Le monde est un volcan, l'histoire mondiale est aujourd'hui une tempête. Les Alliés, qui ne sont même pas en état de maintenir sous leur domination complète, la classe ouvrière de leurs propres pays, ne seront certainement pas en état d'enchaîner les forces élémentaires de l'histoire. Le temps ne peut attendre : il exige des décisions et des décisions claires.

Prête à la paix, prête à des concessions, prête à vivre en paisible voisinage même avec les pays capitalistes aussi longtemps que la classe ouvrière d'Occident subit le poids du système capitaliste, la Russie des Soviets n'est pas un aigle à qui les vautours de l'impérialisme puissent impunément s'attaquer. C'est une force, une grande force, une force croissante. Elle obligera ses ennemis à compter avec elle et à la laisser vivre en paix.

Karl RADEK.

Le Congrès des Etudiants Communistes

On sait qu'à la suite du Congrès international des étudiants socialistes à Genève, en décembre 1919, une scission s'était produite dans les milieux étudiants, tant en France qu'à l'étranger. A ce Congrès, une Fédération internationale des Etudiants communistes était fondée ; au Congrès national tenu à Paris les 23-24 juillet 1920, la Fédération nationale des E. C. a été fondée.

Etaient représentés à ce Congrès les groupes d'étudiants communistes de Strasbourg, Lyon, Nancy, Bordeaux, Paris et Alger.

Dans la majeure partie du Congrès, la discussion s'est portée sur la tactique du mouvement ouvrier, et la position des étudiants par rapport à ce mouvement. Le Congrès a affirmé qu'il était nécessaire pour tous les communistes de France d'élaborer un programme d'action communiste commun. Il considère que « les mouvements révolutionnaires des masses sont des mouvements à la fois politiques et économiques et nécessitent par cela même des organisations appropriées. »

La Fédération des E. C. déclare : « qu'il est du devoir de chacun de ses membres de se mêler à la lutte du prolétariat, en adhérant à une organisation prolétarienne ayant accepté les principes de la Troisième Internationale et reconnue par celle-ci, et en y travaillant à la création d'un Parti communiste ; que cependant ce parti ne peut se créer par simple combinaison ou scission mécanique, mais sous l'impulsion de la masse comme le résultat d'un mouvement communiste profond. »

Le Congrès a encore élaboré un programme d'études et un plan de propagande dans les milieux universitaires.

Enfin les délégués ont assisté au Congrès des Jeunesses socialistes minoritaires le 25 juillet à Puteaux. Ils les ont assurées du concours total des E. C. en vue d'une action communiste chez les jeunes, aboutissant à la formation d'une Fédération des Jeunesses vraiment communiste en France.

P.-S. — Pour tous renseignements intéressants la Fédération nationale des E. C., écrire au secrétaire de la Fédération des E. C., 16, rue Grégoire-de-Tours, Paris (6°).

Comité de la 3^e Internationale

Nos Meetings

Jeu. 5 août, à la *Bellevilloise*, grand meeting organisé par le Comité de la 3^e Internationale, en faveur de la Révolution Russe.

LA COLLECTION...

...du *BULLETIN COMMUNISTE* sera dans quelques mois introuvable. Il ne nous reste qu'un nombre d'exemplaires fort limité.

Les dernières collections sont en vente au prix normal : 50 centimes le numéro. (Nous sommes étrangers à la spéculation.)

Il est inutile de vanter l'intérêt et la valeur de cette collection unique d'écrits des grands hommes de la Révolution russe, des Révolutions d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie.

Que ceux qui veulent posséder la collection complète se hâtent. Envoi franco contre le montant adressé à notre administrateur. Vingt numéros : 10 francs.

NOTRE SOUSCRIPTION

DIX-SEPTIEME LISTE

Octave Barré 10 fr. — Jean D. 5 fr. — Liste de souscription n° 20, 44 fr. 70. — Liste de souscription n° 6, 8 fr. — Pour de prochains numéros doubles, 10 fr. — R. J. 3 fr. — Janson, Orléans, 15 fr. — Liste de souscription n° 51, 18 fr. 75. — L. A., Londres, 20 fr. — Ernest Carrère, Oran (pour que le *Bulletin* se développe et se répande), 10 fr. — Une camarade des Amis des Peuples de Russie, 10 fr. — Contre les opportunistes, 1 fr. — Branger (18 arr.), 3 fr. 50. — Citoyenne H. L., 5 fr. — Henry, Ixelles (3^e versement), 10 fr. — Georges Pollet (2^e versement), 20 fr. — Liste de souscription n° 22, 44 fr. 40. — Liste de souscription n° 100, 30 fr. 15. — H. Caron, Lille, 20 fr. — Un lecteur, 5 fr. — Trois membres des Jeunesses minoritaires, 5 fr. — Raoul J., 2 fr. — Citoyenne Harvet, 10 fr. — Henri Glay, 10 fr. — J. C., 3 fr.

Total de la 17^e liste..... 333 50
Total des listes précédentes. 3.488 45.

Total général 3.821 95



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Le Gérant : R. APERCE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
Georges Dangon, imprimeur
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)